

Ecole de guerre économique.
Promotion 2005.
Cours d'Intelligence économique et Intelligence territoriale.
Eric Delbecque.

Vincent Desportes.
L'Amérique en Armes.
Anatomie d'une puissance militaire.

Tassadit Kebir.
Xavier Lepage.
Augustin Roch.
Antoine Schmitt.

Introduction.

La deuxième guerre du Golfe a mis en évidence un antagonisme profond entre l'Europe et les Etats-Unis concernant l'utilisation des forces armées. Ainsi, de nombreux commentateurs ont opposé l'Europe pacifiste à l'Amérique belliciste. Or, ce constat ne fait que confirmer les différences existant entre les cultures américaines et européennes, lesquelles deviennent graduellement perceptibles depuis la fin de la guerre froide. C'est justement l'objet de l'ouvrage de Vincent Desportes : L'Amérique en armes. Anatomie d'une puissance militaire (éd. Economica, 2002, 348p.).

En effet, son ambition est clairement exprimée dès l'introduction. Il s'agit de comprendre les divergences de culture stratégique « *pour les contourner intelligemment puisqu'il est déraisonnable de penser les réduire* » (p. 3), ceci afin de permettre l'action commune. Pour ce faire, V. Desportes propose d'analyser les lignes directrices de l'usage de la force armée américaine, à travers le prisme de la culture stratégique américaine. Il est à noter qu'il possède une légitimité certaine pour réaliser cette description puisqu'il est à la fois Saint-Cyrien, breveté de l'Ecole supérieure de guerre et diplômé du War College, et fort d'une expérience de plusieurs années aux Etats-Unis.

Ainsi, le concept clé de l'ouvrage est celui de culture stratégique. V. Desportes la définit comme un « *ensemble particulier de croyances, valeurs et habitudes qui gouverne l'emploi de la force ou la menace de cet emploi et trouve ses racines dans la géographie, l'histoire et la culture politique* » (p. 4). Selon lui, chaque pays possède sa propre culture nationale, laquelle induit une certaine culture stratégique, donc des choix stratégiques et des options militaires différentes. Cette culture nationale est le fruit de différents déterminants, en particulier historiques et géographiques. La culture stratégique, influencée par cette culture nationale particulière, se reflète ensuite dans l'organisation de l'armée. Au delà des « *modes et évolutions conjoncturelles* » (p. 4), la culture stratégique américaine est composée de tendances longues qu'il faut décrire et analyser. Ainsi, vouloir comprendre le comportement militaire américain nécessite, avant toute chose, de saisir en profondeur la culture nationale et stratégique.

La première partie de cette fiche de lecture est constituée du résumé du livre. Elle expose en détails les déterminants de la culture stratégique des Etats-Unis et dans quelle mesure ils déterminent un modèle d'armée spécifique. La deuxième partie apporte des éléments critiques et des compléments à l'ouvrage.

1. Résumé.

En suivant la thèse de V. Desportes, les caractéristiques géographiques, historiques et sociétales des Etats-Unis induisent une culture stratégique propre à ce pays et détermine un modèle d'armée spécifique : « *l'armée est une construction sociale. Reflet d'un peuple et de son histoire ; la guerre en aval constitue l'expression d'une culture* » (p. 8).

1.1. Les déterminants de la culture stratégique américaine.

Les trois premiers chapitres de l'ouvrage sont consacrés aux déterminants historiques, géographiques et démographiques de la culture nationale américaine. A chaque fois, V. Desportes prend soin de préciser dans quelle mesure ces déterminants influent sur la

culture stratégique. Dans cette partie sont donc présentées les plus fondamentales d'entre elles, dans une progression logique vers l'affirmation d'une matrice culturelle homogène.

1.1.1. La destinée manifeste américaine.

La genèse du pays marque l'inconscient individuel et collectif, ce qui fait que cette nation possède une personnalité morale forte, reflet de la volonté spirituelle des premiers colons. Le concept récurrent aux Etats-Unis est celui de destinée manifeste qui induit que ce pays est né sans péché. Cette expression de destinée manifeste est à la fois un sentiment profondément ancré dans l'inconscient et un projet, un but pour le pays. Cette notion de destinée manifeste est néanmoins soumise à deux interprétations différentes: les Etats-Unis sont-ils le phare de l'humanité ou sont-ils le peuple élu avec l'ardente obligation de convaincre les autres de l'excellence des principes américains et de préserver ses principes sur la terre entière? La première idée croit en la seule force de l'exemple et dérive en isolationnisme. La deuxième impose à l'Amérique de mener une croisade dans le monde entier (ce qui a une influence sur la manière de mener la guerre, comme il sera vu plus loin). Quoi qu'il en soit, cette idée de destinée manifeste induit le culte du projet. Les Etats-Unis ont pris l'habitude de se projeter en avant et de transcrire leur volonté par de grands projets fédérateurs des énergies. Cette dimension se retrouve dans tous les discours officiels. On y décrit une vision, un état futur vers lequel on veut tendre, qui doit être idéaliste dans sa formule et ambitieuse dans sa portée. Elle dépeint une exigence mobilisatrice, inspire l'enthousiasme et encourage l'engagement personnel.

1.1.2. Reflet dans les comportements.

La référence à Dieu est constamment présente. Tocqueville remarquait déjà que même si la séparation de l'Eglise et de l'Etat est respectée, « *la religion doit être considérée comme la première des institutions politiques* » (p. 19). Par ailleurs, l'Amérique se caractérise par un dynamisme collectif qui rejaillit sur les individus. Il existe une religion de l'action et de l'efficacité qui fait qu'elle est en perpétuel mouvement. De fait, il existe une grande mobilité dans tous les domaines. Ce trait puissant de l'américain engendre d'autres facettes : l'optimisme (opiniâtreté, confiance absolue, la volonté de réussir et de se donner constamment de nouveaux objectifs) ; l'action (énergie américaine) ; le pragmatisme, qui l'emporte sur l'intellectualisme, fait privilégier le concret à l'abstrait ; le volontarisme, (volonté pérenne d'avoir prise sur le monde, les autres et soi-même) qui sous-tend l'efficacité comme norme ; l'expérimentation (les solutions sont adoptées non pas parce que le raisonnement y a conduit mais parce que l'expérience en a prouvé l'efficacité) ; l'impatience (la société est conçue pour éviter les pertes de temps, ce qui rejaillit sur les relations internationales). A l'inverse, ces qualités cachent des défauts : matérialisme, superficialité, agitation, une certaine naïveté.

1.1.3. Une aversion de la violence extérieure.

En Amérique, il existe un fort courant antimilitariste fondé sur la méfiance de tout pouvoir fort et centralisé. Alors qu'en Europe, la guerre est un moyen légitime de négociation, elle est vue en Amérique comme un état anormal. Elle va à l'encontre du cours normal de la vie. Selon V. Desportes, « *la guerre dérange l'ordre des priorités sociales, le schéma ordonné de l'accomplissement individuel et matériel* » (p. 33). La subordination des individus à un effort collectif sous l'autorité du pouvoir central heurte les mentalités. Ainsi, aux Etats-Unis, la guerre est une aberration pathologique car elle empêche les individus de rechercher leur bonheur. A l'inverse, si la guerre est déclarée, c'est qu'elle est la solution de dernier ressort servant à punir celui qui a brisé la paix, l'état normal. Elle est condamnée comme instrument politique (conception clausewitzienne) mais acceptée dans un cadre idéologique pour lutter contre quelqu'un menaçant la paix. Par ailleurs, à cette aversion de la guerre se juxtapose la sacralisation des vies américaines (tradition religieuse). Cela est à la

fois amoral mais aussi anticapitaliste car constitue une perte sèche. La sacralisation de la vie américaine conduit à ne risquer la guerre que pour des causes essentielles et jusqu'à la victoire totale, seule juste compensation des pertes subies. Par conséquent, mener la guerre nécessite le soutien inconditionnel de la population. Le lien armée-nation est primordial et la guerre ne peut se faire si le peuple est contre.

1.1.4. Une coexistence paradoxale du conformisme et de l'ouverture d'esprit.

A l'origine, l'Amérique se veut une terre de tolérance et de liberté. Or, les premiers puritains qui ont fui l'Europe, corrompue et caractérisée par des persécutions religieuses, ont vite appliqué des lois rigides marquées d'interdits. Ainsi, le modèle initial de la formation des Etats-Unis est une société hiérarchisée et intolérante. La société américaine respecte l'individu mais rejette celui qui ne se soumet pas à ses lois. L'Amérique devient ainsi une société avec une cohabitation de groupes différenciés et la tendance au regroupement conduit à l'omnipotence de la majorité, ce qui peut se transformer en tyrannie collective. De ce fait, il existe un conformisme patent, une rigidité réactionnaire de la majorité morale, malgré les microcosmes. Le formalisme de la vie américaine, via les règlements et les procédures, conduit à la recherche forcenée du consensus. Néanmoins, ce conformisme s'accompagne de la liberté de réflexion et d'une aptitude au débat. La capacité d'analyse a posteriori s'appuie sur deux caractéristiques avancées plus haut : la recherche permanente du mieux et le pragmatisme avec son mode d'amélioration privilégié, le progrès par essais et erreurs. Ainsi, la capacité d'autocritique, l'ouverture d'esprit, la liberté de pensée et la liberté d'expression font partie de la culture américaine.

1.1.5. La géographie façonne la culture américaine.

La géographie est liée à la représentation stratégique des nations et à leurs besoins de sécurité (p. 71). Or, pour les Etats-Unis, la sécurité est depuis longtemps une donnée et l'idée de vulnérabilité leur est insupportable. Le fait d'être protégé par les océans renforce l'idée de phare de l'humanité et d'îlot de paix et de prospérité. En effet, les américains analysent leur sécurité comme une donnée, un don de la nature et les Etats-Unis se sont développés grâce, en partie, à l'absence de voisin redoutable. Par conséquent, la sécurité est une donnée et n'est pas le but ultime de la politique. Le fait de n'avoir pas connu la guerre sur son propre sol et la présence de l'ennemi induit que les américains font de la guerre un objet extérieur déconnecté d'un sentiment charnel de menace. La représentation d'invulnérabilité que se font les américains est fixe. Elle est aussi un idéal vers lequel on doit tendre quand la conjoncture s'en écarte. Par conséquent, l'idée de sanctuarisation du territoire national se retrouve souvent comme enjeu électoral.

Ainsi, les déterminants historiques, sociétaux et géographiques de l'Amérique induisent un modèle d'armée particulier.

1.2. Un modèle d'armée spécifique.

La thèse qui sous-tend tout l'ouvrage de V. Desportes est que l'ensemble des déterminants constituant la culture nationale américaine se reflète dans la culture stratégique. Ainsi, celle-ci peut être décomposée en trois composantes : la manière d'organiser l'armée, la façon de penser la guerre et, enfin, de la mener.

1.2.1. La manière d'organiser l'armée.

L'idée d'insularité a façonné l'organisation de la défense américaine : l'agression ne peut venir que loin en-dehors des frontières du territoire national (paradigme du hérisson), et

de même une intervention s'effectue toujours à bonne distance du territoire (paradigme de la projection).

Le paradigme du hérisson. L'immensité du territoire doublée d'une absence d'agression extérieure ont conduit à sanctuariser l'espace géographique américain : « *longtemps, le point n'a pas tant été de défendre au sol que de prévenir, au contraire, l'incursion* » (p. 84). Cette sanctuarisation a trois conséquences : premièrement, elle induit un modèle de défense axée sur l'aspect plus défensif qu'offensif (des batteries côtières) ; deuxièmement, elle amène à exagérer la moindre menace ; troisièmement, elle renforce l'isolationnisme : « *lorsque la nécessité de l'engagement outremer s'estompe, c'est la passion de l'insularité qui se renforce jusqu'à faire oublier les solidarités d'alliances* » (Op. cit. loc. cit.). Cette exagération de la menace conjuguée à une répugnance à l'intervention va ensuite influencer sur la manière de mener la guerre.

Le paradigme de la projection. Le pendant de cette sanctuarisation du territoire est toute intervention s'effectue loin de ce territoire. Il s'agit de le préserver en devançant la menace avant qu'elle ne se rapproche : « *stratégiquement parlant (...) il s'agit d'envoyer des forces loin et rapidement* » (p. 87). Cet aspect du modèle de défense découle en fait directement de la répugnance à l'intervention extérieure : celle-ci doit être le plus rapide et le plus efficace possible pour que le recours à la guerre dure le moins longtemps possible.

1.2.2. La manière de penser la guerre.

La culture stratégique américaine est traversée de la notion de puissance. Comme V. Desportes le souligne, l'armée américaine est à la fois expression de la puissance et puissance en elle-même. Une telle conception conduit à toujours privilégier la confrontation et la masse.

La masse sur la tactique. La force projetée est toujours massive, tant en ce qui concerne les capacités humaines que matérielles. Ce n'est en fait que le reflet de la puissance industrielle des Etats-Unis, mise au service de la guerre. Dans l'esprit américain, cette concentration de moyens permet de se passer de la stratégie : « *L'armée américaine des Etats-Unis gagne, non parce qu'elle est forcément la plus habile, mais parce qu'elle est de toute manière la plus puissante : la masse américaine l'emporte presque toujours, à la longue sur la ruse de guerre étrangère* » (p. 187-188). Le grand danger en est évidemment la redondance, consistant à s'enfermer dans cette stratégie et à toujours rajouter des moyens sans augmenter l'efficacité (ce qui s'est passé au Vietnam).

Une lecture partielle des penseurs stratégiques. Jomini¹ et Clausewitz², encore aujourd'hui, dominent la pensée stratégique américaine. Mais à vrai dire, chez le second n'ont été retenus que les points développés par le premier, à savoir le culte de l'offensive et la concentration des forces. Est par contre rejetée le principe clausewitzien de la guerre comme continuation de la politique par d'autres moyens. Au contraire, l'Américain a « *une prise en compte de la guerre beaucoup plus émotionnelle que rationnelle, avec un rejet de la guerre comme instrument de la politique, voire un refus de la prise en compte de la dimension politique de la guerre perçue fondamentalement comme un échec et non comme une continuation de la politique* » (p. 162).

¹ Henri Jomini (baron de, 1779-1869). Général et écrivain militaire suisse au service de la France (1804-1813), puis de la Russie (1813-1843). *Précis de l'art de la guerre* en 1837.

² Carl von Clausewitz (1780-1831). Général et théoricien militaire prussien. Après avoir lutté contre Napoléon 1^{er}, il devient directeur de l'Ecole général de guerre de Berlin en 1818. Auteur du traité *De la guerre* composée entre 1816 et 1830 et publié en 1832-1834.

1.2.3. La façon de mener la guerre.

La guerre étant pensée comme une rupture et supposant un engagement massif pour rapidement arriver à son terme, on aboutit à une tradition de guerre totale menée par un chef opérationnel laissé indépendant pour plus d'efficacité.

Une tradition de guerre totale. V. Desportes part fait le constat que « *les guerres les plus populaires dans la mémoire américaine sont les guerres totales, les plus controversées sont les guerres limitées* » (p. 216). Ceci découle à nouveau de la répugnance à l'intervention extérieure. « *La démocratie américaine ne se détourne de ses préoccupations domestiques que pour des objectifs majeurs ; si elle fait la guerre, elle l'a fait totalement, c'est-à-dire avec toute sa puissance jusqu'à la destruction -politique du moins, physique parfois- de son adversaire* » (Op. Cit., loc. Cit.). A partir du moment où la guerre est vue comme une rupture avec l'action politique, l'usage de la violence ne connaît plus de limites.

L'indépendance du chef opérationnel. La guerre, vue comme une rupture, induit une seconde conséquence, renforcée par la notion de guerre totale : à partir du moment où l'action politique n'a plus sa place, les politiques doivent logiquement laisser la place aux professionnels de la guerre, les militaires. « *La destruction ne suppose pas un contrôle politique serré : au contraire, elle sera plus facilement et rapidement obtenue si on laisse le militaire user au mieux de sa science* » (p. 232). L'indépendance du chef opérationnel est donc un gage d'efficacité, pour que le recours à la violence soit le plus court possible.

2. Analyse.

La démonstration de V. Desportes est brillante et claire : le lien entre culture nationale, culture stratégique et organisation militaire est toujours bien mis en exergue. Il reste deux remarques à faire : d'une part, l'ouvrage donne des pistes de réflexions et de décryptage, sur lesquelles V. Desportes a préféré ne pas s'attarder (sans doute pour des raisons d'homogénéité de sa démonstration). D'autre part, il ressort que la dernière partie de l'ouvrage, en particulier celle consacrée aux limites de la puissance, ne fait pas preuve de la même rigueur dans la démonstration que les premiers chapitres. Cette analyse de L'Amérique en armes s'organise donc entre les compléments et la critique.

2.1. Compléments à l'ouvrage.

V. Desportes évoque à plusieurs reprises la doctrine du « zéro mort », notamment dans les parties consacrées à la sacralisation des vies américaines et à l'importance du feu sur la tactique. Néanmoins, il ne l'explique pas assez, alors que cette doctrine est souvent présentée comme un des piliers de la politique d'intervention extérieure américaine. Il en va de même de son articulation avec le concept de guerre technologique.

2.1.1. Le mythe du zéro mort.

V. Desportes note que la recherche continue de l'avantage technologique se combine avec l'augmentation de l'intolérance aux pertes, du fait de la sacralisation des vies américaines. Ainsi émerge le concept de zéro mort qui devient récurrent dans la pensée stratégique américaine, à partir de la première guerre du Golfe. Comme le note C. Powell, dans la revue *Foreign Affairs* en 1992-93, « *the use of force should be restricted to occasions where it can do some good and where the good will outweigh the loss of lives* »³.

³ Voir l'étude de la Fondation pour la Recherche Stratégique, *Les mythes et les réalités du « zéro mort » : comparaison franco-américaine*, menée par François Géré et Pascale Combelles-Siegel (http://www.frstrategie.org/barreFRS/publications/recherches_doc/html/rechdoc29.php).

Ainsi, le concept de zéro mort se forme entre 1991 et 1994 et répand l'idée selon laquelle l'intolérance des États-Unis à l'égard des pertes au combat place ce pays dans une situation d'auto-dissuasion si prononcée qu'elle engendre un état d'impuissance à l'action. Comme tout mythe actif, selon les termes de F. Géré, cette conception repose sur une combinaison conjoncturelle efficace de facteurs favorables, politiques, militaires, historiques et socio-culturels.

1. Un rejet des pertes foncièrement ancré dans la culture (elle-même reliée à la religion) et la tradition stratégique américaines.
2. La transposition, au domaine militaire, du modèle de la gestion économique des flux logistiques de marchandises et du traitement de la qualité : zéro stock, zéro défaut (toyotisme). Ce terrain économique familier est lui-même porteur d'un imaginaire fort aux États-Unis où la question des stocks fait l'objet de débats très fréquents au sein des entreprises.
3. La divine surprise de la première guerre du golfe, en 1991, qui conduit à penser qu'il est possible de mener en des temps réduits une guerre d'envergure avec un minimum de pertes.
4. L'échec du conflit somalien en 1993-94, résumé ainsi : des pertes sans rien qui vaille. L'Amérique envoie des soldats américains venus pour aider, sauver, nourrir. Or, ils se font tuer et la population de Mogadiscio s'en réjouit (scène des cadavres traînés derrière une voiture). D'où la question du peuple américain : pourquoi rester ? Pour quel enjeu ?
5. A cela, il faut ajouter l'action permanente du lobby militaro-industriel qui veut faire croire que la technologie peut apporter la solution à tous les problèmes posés.

La grossesse de ce mythe du zéro mort, combiné à la sacralisation des vies américaines, induit deux choses. D'une part, cela oblige le gouvernement américain à obtenir obligatoirement le soutien du peuple (et le garder) avant toute expédition armée. D'autre part, cela induit une course au leadership technologique, politique soutenu par le puissant lobby militaro-industriel. Or, cela provoque un changement dans les formes de la guerre que souhaite mener l'armée américaine.

2.1.2. L'art de la guerre technologique.

V. Desportes montre qu'une fois que l'intervention est décidée, les opérations doivent être conduites de façon à minimiser les risques encourus par les personnels militaires. Historiquement, les Américains ont surtout pratiqué des guerres d'anéantissement basées sur une stratégie d'attrition, c'est-à-dire l'application massive et brutale d'une force quantitativement et technologiquement supérieure capable d'user l'ennemi jusqu'à la capitulation. Par conséquent, une telle culture stratégique valorise la technologie et la gestion. Elle permet d'économiser la main-d'œuvre (les soldats) en recourant à la technologie à la place.

Aujourd'hui, grâce à leur richesse économique, leur capacité technologique et leur volonté d'investir dans la défense, les États-Unis sont la seule nation capable de mener des guerres victorieuses sans perdre d'homme. Les développements technologiques tels que l'amélioration de la précision et de la furtivité, ou l'accroissement des rayons d'action participent tous à la diminution des pertes au combat dans les opérations militaires américaines. La technologie américaine a toujours soutenu le principe de minimisation des pertes. Fondamentalement, trois tendances technologiques contribuent à la minimisation des pertes et feront vraisemblablement l'objet de nouveaux investissements dans les années à venir :

1. L'éloignement du champ de bataille. Il s'agit de toutes les technologies qui permettent de maintenir le gros des forces à distance du champ de bataille, d'où l'avantage de l'aviation sur les forces terrestres. L'arme aérienne, décisive ou non, est devenue un instrument de politique de défense plus attirant que les troupes terrestres qui sont vues comme un instrument plus risqué. D'où l'utilisation croissante des armes à guidage de précision (laser,

- GPS). Les armes à guidage de précision, qui peuvent être larguées à bonne distance du champ de bataille tout en allant au point d'impact précis, représentaient 10 % des munitions larguées sur l'Irak et le Koweït en 1991, 35 % des munitions larguées au Kosovo en 1999 et 90 % des munitions larguées en Afghanistan en 2001.
2. La supériorité de l'information, c'est-à-dire savoir plus et plus vite que l'adversaire est la pierre angulaire du concept opérationnel de l'armée américaine (Joint Vision 2020). La supériorité de l'information repose avant tout sur l'intégration des capteurs, des systèmes de communication et de l'informatique (C4ISR).
 3. Le remplacement des hommes par la machine. Il s'agit de réduire les risques encourus par les personnels militaires en les remplaçant par des machines là où c'est possible. Cela va de moyens simples et pas chers comme installer une caméra vidéo à l'entrée d'une base pour économiser un soldat jusqu'à des moyens sophistiqués (et coûteux) pour remplacer les démineurs par les robots. D'où le développement des véhicules sans pilote et des drones.

Ainsi, les armées américaines répondent traditionnellement aux défis opérationnels par l'investissement dans la technologie. La situation n'est guère différente aujourd'hui. Recourir à la technologie pour minimiser les pertes au combat est parfaitement légitime. Ce qui pose problème, c'est lorsque la technologie est utilisée de telle façon qu'elle limite les choix opérationnels : à l'aide de la technologie, le recours aux armes devient plus facile, donc plus fréquent. Il en est ainsi lorsque l'Administration Clinton décide de lancer quelques salves de missiles contre l'Afghanistan et le Soudan en 1998, même si cela n'a aucun effet positif.

2.2. Critiques de la démonstration.

La démonstration de V. Desportes est difficilement attaquant, ne serait-ce qu'en raison de la force et de la rigueur de la démonstration. Néanmoins, l'étude des limites de la puissance apparaît étonnamment moins rigoureux que les autres, ne mettant pas véritablement à jour une limite à la puissance américaine. Sinon, sur le fond même de l'ouvrage, il est permis de s'interroger si V. Desportes ne fait pas preuve d'un optimisme illusoire dans son ambition de rapprochement entre les Etats-Unis et l'Europe.

2.2.1. Les quelques faiblesses.

Le chapitre 6 doit détailler les limites de la puissance américaine. V. Desportes en dénombre trois principales : le poids de l'opinion publique et du congrès, la rivalité entre à la fois les différents corps d'armées et les différents organes en charge de la politique extérieure, enfin l'absence de volonté d'utiliser cette puissance. Pour autant, il apparaît facile de réfuter chacune de ces prétendues limites et V. Desportes lui-même ne semble pas véritablement convaincu des arguments qu'il avance, surtout en ce qui concerne la rivalité interarmées : « *certes, chaque armée tend à conduire la guerre qu'elle sait et non la guerre qu'il faut* » (p. 310), mais il conclut finalement que cette rivalité est recherchée (titre d'un paragraphe) afin de favoriser l'émulation.

Plus crédible est l'absence est l'éparpillement des acteurs intervenant dans l'élaboration de la politique extérieure : « *il n'y a ni vision unique, ni capacité politique de la mettre en oeuvre sur le long terme* » (p. 285). Pour autant, cette limite s'efface à partir du moment où une même tendance politique parvient à contrôler les principaux centres du pouvoir (Présidence, Congrès, et surtout Département d'Etat et Pentagone).

L'argument du poids de l'opinion publique nous ramène à un des déterminants de la culture nationale américaine : V. Desportes a bien mis en exergue la nécessité pour les Etats-Unis de mener une guerre courte, car « *le poids et la versatilité de l'opinion publique ne*

laissent pas le choix aux présidents » (p. 272). Pour autant, si « *le peuple est devenu un élément de stratégie* » (p. 124), il devient dès lors possible de développer une stratégie pour contrôler cette versatilité (en entretenant l'exaltation).

Enfin, la thèse de l'auto-limitation. Certes, « *l'hyper-puissance conduit à la réplique asymétrique qui rend la puissance inutile* » (p. 330), néanmoins la conclusion de V. Desportes reste la même : « *la surpuissance américaine ne fait pas de doute, mais elle ne ressemble pas à une toute-puissance* » (p. 329).

2.2.2. *Un optimisme peut-être illusoire.*

Le fondement même du livre peut être, dans une certaine mesure, remis en cause. Reprenons la raison première de l'ouvrage, rappelée dans la conclusion : « *des deux conceptions de la guerre, l'euro-péenne et l'américaine, la question n'est pas de savoir quelle est la bonne, mais de saisir leur diversité, car celle-ci rendra toujours délicates les actions militaires communes* » (p. 338). Or, encore faudrait-il que les Etats-Unis de leur côté conçoivent encore des actions communes avec l'Europe, du moins des actions où les forces non-américaines soient réellement considérées comme des alliés et non des suppléants. Robert Kagan par exemple, ne croit plus guère à une telle possibilité. Par exemple, il débute La puissance et la faiblesse⁴ par ces termes : « *il est temps de cesser de faire comme si Européens et Américains partageaient la même vision du monde* »⁵. Tout au long de l'ouvrage, il suit d'une certaine manière et avec beaucoup de rigueur et d'exhaustivité la démarche de V. Desportes. L'un comme l'autre considèrent l'intervention de l'OTAN au Kosovo comme le moment où sont apparues au grand jour les divergences de cultures stratégiques entre l'Europe et les Etats-Unis. Sauf qu'il est beaucoup plus pessimiste que son homologue français quant à la capacité de travail mutuel, même s'il termine, il est vrai, sur une note d'optimisme un brin désabusé : « *peut-être n'est-ce pas faire preuve d'un optimisme trop naïf que de croire qu'un peu de compréhension mutuelle permettrait encore d'accomplir des miracles* »⁶.

Conclusion.

L'analyse de la culture stratégique américaine sous tend obligatoirement la description de ses déterminants, c'est-à-dire la géographie, l'histoire et la culture politique. V. Desportes note que la genèse et la géographie des Etats-Unis jouent un rôle primordial dans la perception américaine de la guerre. La violence armée est une lutte pour la survie physique et politique. Elle est l'outil d'un projet absolu. La guerre est toujours retardée au maximum car elle écarte l'état normal qui est la paix et la recherche du bonheur. Mais si la guerre est déclenchée, elle devient une croisade et l'Amérique une force pour le bien. Elle fait la guerre puissamment et rapidement pour rétablir la paix, le droit et les valeurs. La sacralisation des vies américaines est aussi une tendance longue de la culture stratégique. D'où l'émergence du concept de zéro mort et son corollaire, l'ascendant technologique croissant de l'Amérique.

Toutefois, cela peut s'avérer limité à terme. Comme le souligne Z. Brzezinski, « *l'Amérique deviendra-t-elle la première superpuissance incapable d'exercer son pouvoir ?* ». Certes, cette course technologique décourage les concurrents. Mais elle les incite aussi à une nouvelle forme de guerre : la guerre asymétrique, comme peut l'être le terrorisme. La superpuissance américaine ne peut plus être contestée. Donc, elle engendre des tentatives

⁴Robert Kagan, "La puissance et la faiblesse. Les Etats-Unis et l'Europe dans le nouvel ordre mondial", coll. Pluriel, 2003, éditions Plon, 160p.

⁵Op. cit., p. 9.

⁶Op. cit., p. 160.

de contournement horizontal. L'hyperpuissance conduit à des répliques asymétriques qui rendent la puissance inutile. Par conséquent, comme la puissance militaire américaine tend à détruire elle-même son utilité, puisqu'elle est disproportionnée à la capacité de réponse conventionnelle adverse, l'objectif des Etats-unis dans les années futures sera de faire évoluer leur culture stratégique afin de mieux répondre aux nouvelles formes de guerre.